

Geneviève Bujold

Les Turbulences d'une carrière

André Lavoie

Volume 20, Number 4, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33332ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, A. (2002). Geneviève Bujold : les Turbulences d'une carrière. *Ciné-Bulles*, 20(4), 28–32.

Les Turbulences d'une carrière

PAR ANDRÉ LAVOIE

Beaucoup en rêvent, d'autres sont prêts à tout pour y parvenir alors que certains sont là au bon moment, en symbiose avec leur époque, en harmonie avec des cinéastes qui savent les mettre en valeur. Décrocher de grands rôles au cinéma, tourner sur tous les continents, partager l'affiche avec Yves Montand, Vanessa Redgrave, Richard Burton, Jean-Paul Belmondo, Clint Eastwood, Jeremy Irons, Alan Bates ou Katherine Hepburn, autant d'éléments marquants dans une carrière d'actrice que l'on pourrait assimiler à de la chance en pensant à celle qu'a connue Geneviève Bujold. Mais la chance, «on la fabrique tout seul», n'a cessé de répéter la Montréalaise née dans une modeste famille d'Hochelaga-Maisonneuve, en exil depuis près de 30 ans en Californie.

Un exil, il est vrai, aux apparences dorées, entrecoupé de fréquents séjours à Paris, Montréal et Toronto, l'actrice allant où bon lui semble, de moins en moins abonnée aux superproductions, toujours aussi déterminée à ne pas se laisser dicter ses choix. A-t-elle délibérément choisi de se faire de plus en plus discrète dans la cinématographie québécoise? La question est complexe, les hypothèses multiples (on l'a souvent jugée, à tort ou à raison, imprévisible, capricieuse, hors de prix, etc.), mais la situation se transforme progressivement puisque, cet automne, l'actrice nous revient dans **la Turbulence des fluides** de Manon Briand. Même si Bujold y défend un rôle secondaire, le tout a les allures d'un véritable «retour» et marque un profond changement dans ses rapports avec le cinéma d'ici.

Pendant des années, voire des décennies, elle n'a travaillé au Québec que pour deux réalisateurs: son ex-mari Paul Almond, avec qui elle a tourné pas moins de cinq films, (**Isabel, The Act of the Heart, Journey, Final Assignment, The Dance Goes On**) et Michel Brault (**la Fleur de l'âge, Entre la mer et l'eau douce, les Noces de papier, l'Emprise, Mon amie Max**). Entre ces deux cinéastes d'horizons fort différents, que rien ne lie sauf une admiration sans borne pour Bujold, Claude Jutra fait office d'illustre exception, lui qui a payé cher cette extravagance historique que fut l'adaptation du roman d'Anne Hébert, **Kamouraska**, en 1973. De la retrouver maintenant, huit ans après **Mon amie Max**, dans un film québécois signé par une jeune réalisatrice, a de quoi étonner et ravir.

Sa participation confirmera, une fois encore, que Bujold n'a jamais quitté la planète cinéma et nul doute qu'il s'agit



Avec Richard Burton dans *Anne of the Thousand Days*

d'une manière, timide mais concrète, de prouver qu'elle demeure accessible, disponible, prête à se lancer dans l'aventure sans y occuper la première place. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, car dans le merveilleux monde du cinéma, et tout particulièrement à Hollywood, la candeur et la naïveté n'ont pas leur place, et Bujold l'a vite appris.

Sa carrière internationale a démarré comme un véritable conte de fées. En 1965 à Paris, en tournée avec le Théâtre du Rideau-Vert dans une production du **Songe d'une nuit d'été** de Shakespeare où elle interprète Puck, Florence

«On ne peut s'empêcher de lui demander si c'est à cause de cette absence d'électricité que **Kamouraska** n'a pas été le film que tout le monde attendait.

«Tout le monde avait lu un roman qu'Anne Hébert a mis cinq ans à écrire, et ce qu'on a vu c'est un film qui a été tourné en quatre mois. Personne — pas même moi, finalement — a fait la différence entre ces deux choses-là. Et c'est ça qui me met en colère — contre les autres et contre moi-même. **Kamouraska**, d'une certaine manière, je ne l'ai pas encore accepté. Avant de commencer le tournage, on savait tous qu'il y avait en nous, autour de nous, tout ce qu'il fallait pour réussir un grand rêve: le film "universel", la chose qui allait enfin provoquer cette sorte de déblocage vers l'extérieur qu'espèrent tous les artistes. Le sujet était merveilleux, il avait été écrit en français par une femme d'ici, il montrait la vie d'une femme d'ici qui se débat dans des problèmes qui m'ont semblé, à moi, "tellement" proches d'une réalité qui a été la nôtre, il y avait pour faire le film des gens intelligents, qui avaient du talent, il y avait de l'argent, du temps... Je n'arrive pas encore à comprendre ce qui s'est passé.»
(HOMIER-ROY, René. «Une interview avec Geneviève Bujold, actrice», *Nous*, janvier 1974)

Malraux, assistante d'Alain Resnais et spectatrice conquise par le jeu de Bujold, en glisse un mot au cinéaste qui décide de l'engager pour **la Guerre est finie**. Une présence forte devant Yves Montand et un accent français quasi irréprochable impressionnent à son tour Philippe De Broca, qui voit le film avant même sa sortie et engage l'actrice sur-le-champ pour incarner Coquelicot dans **le Roi de cœur**, aux côtés d'Alan Bates. Le cinéma français semble l'avoir adoptée, si l'on en juge par l'empressement de Louis Malle à modifier le scénario du **Voleur** («J'ai tout réécrit [...] Il faut que vous acceptiez. Il faut que vous riiez beaucoup comme l'autre soir¹.») pour que Bujold puisse apporter sa jeunesse et sa fraîcheur face à l'éternel cabotin Jean-Paul Belmondo. Elle retrouvera d'ailleurs l'acteur en 1975 dans **l'Incorrigible**, et de nouveau sous la direction de Philippe de Broca.

Courtisée par le cinéma français, Bujold aurait sans doute pu s'installer à Paris, mais, comme elle le fera plusieurs fois par la suite, elle décide d'aller là où on ne l'attend pas, aux côtés de Claude Gauthier dans **Entre la mer et l'eau douce** de Michel Brault, ou dans le fin fond de la Gaspésie avec Almond pour **Isabel**. Si ce dernier film connaît un succès mitigé, il servira de passe-partout pour la carrière américaine de Bujold, car c'est en visionnant **Isabel** que le producteur Hal Wallis trouvera la future partenaire de Richard Burton dans **Anne of the Thousand Days** (1969) de Charles Jarrot. Ce drame historique sur la liaison et la triste fin d'Anne Boylen aux côtés d'Henri VIII lui vaudra un Golden Globe, une nomination aux Oscars et un contrat avec la Universal, qui avait toutes les apparences d'un pacte avec le diable.

La décennie 1970-1980 sera indubitablement celle de ses plus grandes réussites commerciales ou artistiques, réussites

1. PILOTTE, Hélène. «Geneviève Bujold: comme on devient une star internationale», *Châtelineau*, vol. 7 n° 10, octobre 1969, p. 39.

«J'ai signé un contrat de trois films avec Universal pour faire Anne des mille jours. À un moment donné, j'ai refusé de faire un film. La compagnie m'a poursuivie pour un montant d'argent que je n'aurais probablement jamais, ils m'ont boycotté, m'ont empêché de travailler. Puis un avocat m'a dit un jour que si j'acceptais de faire Earthquake, le problème pourrait se régler. Même si Earthquake n'avait aucune valeur artistique, je n'ai pas été misérable pendant le tournage, j'ai fait mon métier du mieux de mon possible. J'ai appris un tas de choses. Après ça, ils m'ont demandé de faire le film de pirates, (Swashbuckler). Le script n'était pas bon mais on était tous (Robert Shaw, Peter Boyd) obligés de faire le film. On s'est dit autant avoir du fun et on a eu du fun pendant sept semaines au Mexique. L'histoire a l'air simple quand on la raconte mais rien n'a été simple, tout a été pénible.

[...]

«Hollywood est une société carrément dominée, écrasée par les mâles. Les avocats, producteurs, réalisateurs fonctionnent tous de la même manière: ou bien ils jouent au père ou bien ils veulent te mettre, pas question de parler d'égal à égal avec une femme. Le seul terrain où tu peux user de pouvoir c'est quand tu fais suffisamment d'argent pour imposer tes conditions. Avec Streisand par exemple, les millions roulent. Elle n'a pas peur de les écœurer et elle a tout à fait raison.» (PETROWSKI, Nathalie. «L'incorrigible Geneviève Bujold», *Le Devoir*, 11 mars 1978)



Avec Charlton Heston dans *Earthquake*

où sa présence est parfois accessoire (**Earthquake**, **l'Incorrigible**) ou déterminante (**Coma**, **Obsession**). Et si elle ne manque pas d'ambition, elle n'est pas non plus dépourvue de franchise lorsque vient le moment d'évaluer les hauts et les bas de sa filmographie: «Je sais bien qu'il n'y a pas grand honneur à avoir été la meilleure actrice dans ce film (**Earthquake**). Toute l'histoire était stupide. Il n'y avait qu'à être compétente².» À cette époque, la petite Geneviève qui jouait dans **les Belles Histoires des pays d'en haut** ou coanimait **Jeunesse oblige** avec Guy Boucher à la télévision de Radio-Canada semblait déjà bien loin.

On mesure l'aura d'une star aux films qu'elle défend, aux réalisateurs avec qui elle collabore, aux noms qui partagent le haut de l'affiche avec elle; il est également possible d'évaluer son influence, son rayonnement, en jetant un coup d'œil aux propositions qu'elle rejette du revers de la main, celles où elle n'accepte pas d'être associée. En 1995, tous se souviennent non pas tant d'un rôle que Bujold a refusé mais qu'elle a plutôt renié avec fracas: après quelques jours de tournage, elle quittait bruyamment le plateau de la série télévisée **Star Trek: Voyager** où elle devait incarner le capitaine Kathryn Janeway, trouvant son costume ridicule, paniquée à l'idée d'être prisonnière d'une production télé qui pouvait l'accaparer pendant des années.

Ce n'était pourtant pas son premier coup d'éclat, son premier pied de nez face à un projet qui ne lui convenait pas. C'est ainsi qu'elle refuse d'être la partenaire de Burt Lancaster dans **The Swimmer** «parce que la vedette féminine n'a pas un rôle intéressant à jouer³» ou laisse en

2. «Le reniement de Geneviève Bujold», *Télé-Radio Monde*, 27 décembre 1975.
3. PILOTTE, Hélène. *Op. cit.*, p. 88.

plan Roger Vadim pour **la Curée**, «un film conçu en fonction de sa femme, Jane Fonda⁴». Si ces deux films n'auraient guère contribué à lui donner ses galons de star, on regrette toutefois qu'elle ait décliné plus tard l'offre de l'énigmatique Terrence Malick pour **Days of Heaven**: «And I was right, because Richard Gere came over to my house one day and told me that the actors had to sit in the sun like the cattle, for hours at a time, while they lived up the shoots. Thanks a lot, but I'm too old for that⁵.» Et en 1988, alors que le producteur Denis Héroux claironnait que Bujold serait Coco Chanel dans une grande série télévisée coproduite entre la France et le Québec, le scénario ne correspondait plus à ses attentes et surtout à sa vision, très féministe, du personnage. Sans son accord, le projet est tout simplement retombé dans les limbes.

Ses nombreux démêlés avec la Universal, ses décisions parfois discutables, ses volte-face déroutantes (en 1972, elle refuse avec fracas l'Ordre du Canada en déclarant: «Je me tiens du bord des miens [...] il ne serait pas honnête d'accepter⁶.») lui vaut chez certains le surnom d'«Iron Butterfly» et bien malin celui qui pourra comprendre, à cette époque, la logique de ses choix. Son éclipse au début des années 1980 fut interprétée comme un repli, un passage à vide; Bujold, qui devenait mère pour la seconde fois, voulait l'être complètement, et n'a guère rendu la chose publique comme à l'époque de la naissance son premier fils, Matthew, issu de son mariage avec Paul Almond. Son grand retour sur les écrans de cinéma, elle l'effectue en compagnie d'un Christopher Reeves en soutane: **Monsignor** de Frank Perry fut un échec lamentable, qui lui vaudra une petite traversée du désert.

Son salut s'est pointé chez elle en la personne d'Alan Rudolph, assistant-réalisateur de Robert Altman et auteur d'un premier long métrage, **Welcome to L.A.** Il lui propose d'incarner Nancy Love dans **Choose Me** mais la prévient: il n'a pas un sou pour la payer. Budget total de la production: 835 000 \$. Elle accepte, tout comme Keith Carradine, de prendre un pourcentage sur les bénéfices à défaut d'un cachet en bonne et due forme: le film connaît un succès aussi inespéré qu'inattendu. Bujold deviendra

4. Ibid.

5. ANTHONY, George. «Bujold, the reluctant superstar», *The Toronto Sun*, 20 juillet 1979.

6. «Pourquoi Jutra et Bujold refusent l'Ordre du Canada», *Le Soleil*, 27 novembre 1972.

«[...] après avoir d'abord été captivée par le mythe Chanel, Geneviève en vint — grâce aux bons soins de son ex-futur producteur — à se passionner pour Coco, la femme extraordinairement indépendante, l'artiste et l'amoureuse aussi innovatrice dans la mode que dans les mœurs. [...] Fascinée par le destin de cette femme d'exception, Bujold n'avait plus aucune envie d'être utilisée comme mannequin pour ses créations, ni pour servir de faire-valoir aux hommes (même prestigieux) de sa vie. En un mot: Coco oui, son linge et ses hommes non.»

(HOMIER-ROY, René. «Geneviève Bujold: l'interview volée», *Châtelaine*, vol. 30 n° 3, mars 1989, p. 40)



Avec Clint Eastwood dans *Tightrope*

une habituée du cinéma de Rudolph (**Trouble in Mind**, **The Moderns**) mais leur plus fructueuse collaboration demeure cette charmante petite comédie qui décrit, comme dans un rêve éveillé, les névroses des habitants de Los Angeles.

À la même époque, elle part quelques semaines à La Nouvelle-Orléans pour mieux percer le «mystère» Clint Eastwood, avec qui elle partage la vedette dans **Tightrope** de Richard Tuggle, film qui d'ailleurs aura «l'honneur» d'ouvrir le Festival des films du monde en 1984 et de ramener Bujold à Montréal. Sa rencontre avec le fameux Dirty Harry, l'actrice la considère comme «instructive» car l'acteur-réalisateur «est si différent de tout le monde. [...] Il est très correct. Tout était très clair entre nous⁷».

Hasard ou coïncidence, pour paraphraser Claude Lelouch (avec qui elle a tourné un «western» en compagnie de James Caan, **Un autre homme, une autre chance**, en 1977), elle enchaîne coup sur coup deux des plus grands films de sa carrière, des œuvres conçues dans une sorte d'état de grâce, qui seront tout aussi marquantes pour elle que déterminantes pour la carrière des cinéastes qui les ont tournés: **Dead Ringers** de David Cronenberg et **les Noces de papier** de Michel Brault.

Littéralement prise entre «deux» Jeremy Irons, ce n'était pas ce qui allait intimider Bujold dans **Dead Ringers**, parfaite dans cette sordide histoire où des jumeaux, brillants gynécologues, s'enfoncent dans la drogue et la folie. Son jeu impressionne, elle qui incarne une star du grand et du petit écran, Claire Niveau: «[...] sans son expérience, elle n'aurait pu rendre une image aussi dérangeante

7. PARRA, Danièle. «Geneviève Bujold: une leçon de beauté», *La Revue du cinéma*, n° 470, avril 1991, p. 47.

et bouleversante car elle doit se montrer en même temps instable et stable, défaite et victorieuse, elle-même et comédienne, jouer et se remettre sur pied, amante et mère. Seule sa capacité d'adaptation et sa présence intelligente assurent sa position ingrate de tierce personne face à l'envahissante gémellité⁸.»

De l'excellente télévision qui devient du grand cinéma, voilà comment peut se résumer **les Noces de papier** de Michel Brault. Destiné uniquement au petit écran, le film fait si forte impression que l'on décide d'en tirer des copies pour le grand, Bujold y rafle quelques prix au passage, dont un Géméau, et se balade à l'étranger, notamment au Festival de Berlin. Même si l'intrigue (pour sauver un immigrant de la déportation, une femme accepte de faire avec lui un mariage de convenance) ressemble à celle de **Green Card** de Peter Weir, sorti à la même époque, ce drame, plus intimiste et émouvant que strictement social et «politique», est baigné d'une lumière particulière, doublée du tandem exceptionnel que forme Geneviève Bujold avec Manuel Aranguiez.

La magie ne s'est malheureusement pas reproduite quelques années plus tard avec **Mon amie Max**, même si les images étaient à couper le souffle, Bujold étonnante, et à l'unisson avec Marthe Keller (on songeait au départ à Jane Birkin). Une fois encore, les compromis inhérents aux coproductions franco-québécoises ont sans aucun doute aseptisé ces retrouvailles Brault-Bujold; malgré ses qualités, le film fut un échec commercial, autant ici qu'en France.

À moins de fréquenter assidûment les salles de cinéma, difficile de suivre l'actrice à la trace depuis une dizaine d'années. Contrairement à ce que certains pourraient croire, Bujold tourne toujours, pour le cinéma certes, mais aussi pour la télévision, canadienne-anglaise et américaine. Parfois en vedette (**Dead Innocent**), elle apparaît le plus souvent toutefois à titre de *guest star*, comme dans

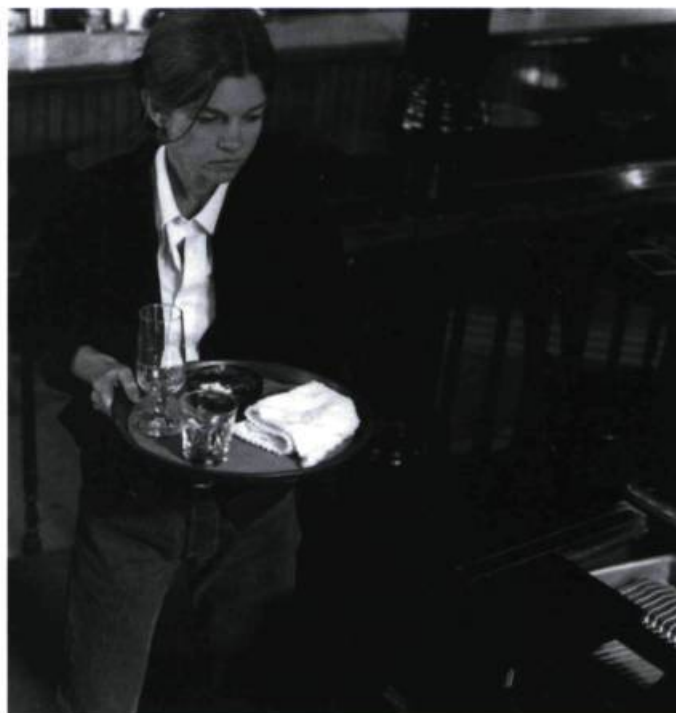
8. VÉRONNEAU, Pierre. «Monstration et Démonstration», *L'Horreur intérieure: les films de David Cronenberg*, dossier réuni par Piers HANDLING et Pierre VÉRONNEAU, Paris, Montréal, Les Éditions du Cerf, La Cinémathèque québécoise, 1990, p. 151.

«Il faudrait que ce soit bien mauvais pour que je dise non à quelque chose qu'on m'offre au Québec. En tout cas, je le regarderai bien attentivement. Le Québec, c'est mon âme, ma famille, c'est d'où je viens. C'est plus que du respect que j'ai pour le cinéma québécois, c'est une curiosité de savoir comment il s'achemine, ce qu'il peut m'apprendre.

[...]

«Je suis à un point où je veux aider les gens que je trouve talentueux tout en pouvant choisir mes rôles. J'ai la chance de parler deux langues et d'être invitée à tourner des films aux États-Unis, en France, au Québec, au Canada anglais. Pourquoi me limiter? [...] Peut-être que j'aime ça, cette espèce de schizophrénie-là, parce que c'est très différent dans les deux langues. Ça me permet peut-être de me servir d'autres dimensions en moi.»

(DEMERS, Maxime. «Geneviève Bujold retrouve les rives du Saint-Laurent», *Le Journal de Montréal*, 25 août 2001, p. 66)



Mon amie Max

l'excellent **Last Night** de Don McKellar, où elle interprète un professeur de français, ou **The Bookfair Murders**, déroutante dans la peau d'une écrivaine à succès manipulée, et droguée!, par son agent.

Chacune de ses présences à l'écran révèle la polyvalence de son jeu et la volonté nette de se démarquer, d'afficher autant sa détermination légendaire que ses origines québécoises. Il n'est pas rare qu'elle émaille ses dialogues de mots prononcés distinctement en français (comme dans **Dead Ringers**, **The House of Yes** ou **Eye of the Beholder**) ou qu'elle adopte un accent si québécois que la chose n'est pas sans choquer l'oreille (dans **The Moderns**, elle incarne une ex-religieuse canadienne-française... dans le Paris des années 1920!!!).

Cette absence relative, Bujold ne semble pas en faire un drame, davantage un constat, reconnaissant ne plus avoir cette ambition dévorante qui la consumait jadis, ne cherchant plus à devenir «millionnaire avant 35 ans⁹» ou dénicher, à 60 ans, un grand film, un grand rôle, qui va la remettre dans la course (aux millions, aux Oscars, aux premières pages des magazines, comme **Time** par exemple, exploit qu'elle a réussi dans l'édition du 28 septembre 1970). Celle qui avoue n'avoir jamais eu d'attente particulière ni de plan de carrière ne vit pas totalement recluse à Malibu Beach: «On oublie quelqu'un

9. BOURGAULT, Pierre. «Fragile et féroce Geneviève Bujold», *Écrits polémiques*, Montréal, Boréal Compact, 1988, p. 326.



Avec Jean-Paul Belmondo dans *le Voleur* de Louis Malle: le début d'une carrière riche en rebondissements pour Geneviève Bujold

qui veut se faire oublier. Ce n'est pas mon cas. Je veux continuer à être là, à m'investir¹⁰»

Le nouveau film de Manon Briand prouvera une fois de plus que Geneviève Bujold a encore beaucoup à offrir au cinéma, qu'il soit d'ici ou d'ailleurs. Celle qui, enfant, rêvait d'être ballerine fut heureusement happée par le cinéma, malgré les obstacles: «Un rôle m'apprend quelque chose quand j'arrive à trouver le courage de faire ce qui me fait peur, à surmonter des craintes terribles. J'en ressors plus forte¹¹» Et nous toujours conquis. ■

Filmographie de Geneviève Bujold:

- 1961: *le Temps des amours* de Hubert Aquin, C.T. Batista, A. Colestan et A. Giannarelli (mm)
- 1963: *Amanita Pestilens* de René Bonnière
- 1964: *la Terre à boire* de J.-P. Bernier
- 1964: *la Fin des étés* d'Anne Claire Poirier (cm)
- 1965: *la Fleur de l'âge* de Michel Brault
- 1965: *la Guerre est finie* d'Alain Resnais
- 1966: *le Roi de cœur* de Philippe De Broca
- 1966: *le Voleur* de Louis Malle
- 1967: *Entre la mer et l'eau douce* de Michel Brault
- 1968: *Isabel* de Paul Almond
- 1969: *Anne of the Thousand Days* de Charles Jarrot
- 1970: *The Act of the Heart* de Paul Almond
- 1970: *Marie-Christine* de Claude Jutra (cm)
- 1971: *The Trojan Woman* de Michael Cacoyannis
- 1972: *Journey* de Paul Almond
- 1973: *Kamouraska* de Claude Jutra
- 1975: *l'Incorrigible* de Philippe De Broca
- 1975: *Earthquake* de Mark Robson
- 1976: *Obsession* de Brian De Palma
- 1976: *Swashbuckler* de James Goldstone
- 1976: *Alex and the Gypsy* de John Korty
- 1977: *Un autre homme, une autre chance* de Claude Lelouch
- 1978: *Murder by Decree* de Bob Clark
- 1978: *Coma* de Michael Crichton
- 1980: *Final Assignment* de Paul Almond
- 1981: *The Last Flight of Noah's Ark* de Charles Jarrot
- 1981: *Mistress of Paradise* de Peter Medak
- 1983: *Monsignor* de Frank Perry
- 1984: *Choose Me* d'Alan Rudolph
- 1984: *Tightrope* de Richard Tuggle
- 1986: *Trouble in Mind* d'Alan Rudolph
- 1988: *The Moderns* d'Alan Rudolph
- 1988: *l'Emprise* de Michel Brault et Suzanne Guy (mm)
- 1989: *Dead Ringers* de David Cronenberg
- 1989: *les Noces de papier* de Michel Brault
- 1989: *Red Earth, White Earth* de David Green
- 1990: *False Identity* de James Keach
- 1990: *Rue du Bac* de Gabriel Aghion
- 1991: *The Dance Goes On* de Paul Almond
- 1992: *Oh, What a Night* d'Eric Till
- 1993: *An Ambush of Ghosts* d'Everet Lewis
- 1994: *Mon amie Max* de Michel Brault
- 1996: *The Adventures of Pinocchio* de Steve Burron
- 1996: *Dead Innocent* de Sara Botstord
- 1997: *The House of Yes* de Mark S. Waters
- 1998: *You Can Thank Me Later* de Shimon Dotan
- 1998: *Last Night* de Don McKellar
- 1999: *Eye of the Beholder* de Stephen Elliot
- 2000: *The Bookfair Murders* de Wolfgang Panzer
- 2001: *Alex in Wonder* de Drew Ann Rosenberg
- 2002: *la Turbulence des fluides* de Manon Briand
- 2002: *Finding Home* de Lawrence D. Foldes
- 2002: *Downtown: A Street Tale* de Rafal Zielinski

«Je pense qu'il y a deux sortes de gens qui cherchent la célébrité: ceux et celles qui la veulent pour être connus de tous et, espèrent-ils, s'en rapprocher; et ceux et celles qui y aspirent pour s'en faire une barricade contre les intrus. C'est sans doute cette dernière hypothèse que privilégie Geneviève Bujold. Non pas qu'elle soit misanthrope mais tout simplement parce qu'elle privilégie certaines gens et certaines choses auxquelles elle voudrait pouvoir consacrer tout son temps. Elle vit de grandes passions, elle ne peut en vivre beaucoup.

«Elle veut à tout prix réussir sa carrière mais elle croit possible de ne pas avoir à sacrifier sa vie pour y arriver. Parfois elle arrive à concilier les deux, parfois l'une ou l'autre l'emporte à son grand désarroi. Mais elle pousse toujours, et toujours dans le même sens. Jusqu'où et vers quoi exactement? Le saura-t-elle jamais?

[...]

«Restera-t-elle toujours introuvable? Quelqu'un l'a-t-il déjà trouvée? Quelqu'un la cherche-t-il encore?» (BOURGAULT, Pierre. «Fragile et féroce Geneviève Bujold», *Écrits polémiques*. Montréal, Boréal Compact, 1988, p. 327-328)

10. DEMERS, Maxime. «Geneviève Bujold retrouve les rives du Saint-Laurent», *Le Journal de Montréal*, 25 août 2001, p. 66.

11. PARRA, Danièle. «Geneviève Bujold: une leçon de beauté», *La Revue du cinéma*, n° 470, avril 1991, p. 46.